

# مقابر

## MACABRE

- Nouvelles -

Akram ATIFI

أكرم عاطفي

Web : **AKR.ma**

Twitter : **@akram\_atifi**

Telegram : **@akram\_atifi**

eMail : **akram.atifi@pm.me**

*Vie... de plume et d'éclipse. Indifférent au temps, j'existe.*

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ

أَلْهَاكُمْ السَّكَاثِرُ ﴿١﴾ حَتَّىٰ زُرْتُمُ الْمَقَابِرَ ﴿٢﴾

**«La course aux richesses vous distrait  
jusqu'à ce que vous visitiez les tombes».**

*Sourate 102 versets 1-2*

## BILLET POUR L' AU-DELÀ

Hassan en était là, à recompter jusqu'au moindre centime l'argent dans le tiroir en bois usé qui faisait office de caisse. Hocine, son jeune apprenti, avait une nouvelle fois fait preuve de légèreté, comme il l'avouait lui-même, dans les comptes. Rendre la monnaie juste n'était tout de même pas si compliqué mais de toute évidence, Hocine s'en tirait comme un pied. Hassan l'aurait allègrement congédié depuis des lunes mais les liens de parenté avaient plus de valeur que quelques dirhams en moins. C'est ce que lui avait rétorqué son épouse, dont Hocine était le neveu. C'est elle-même qui lui avait collé le fardeau à l'épicerie, mais étant donné sa « faible constitution », elle avait formellement interdit à son mari de lui faire porter des charges lourdes ou de l'assigner au rangement. Hors de question. Il fallait que Hocine apprenne à gérer une épicerie. En d'autres termes, qu'il prenne la place du patron : la caisse. Toutes les protestations de Hassan avaient été vaines devant l'avenir glorieux de Hocine, héroïquement extirpé de son village poussiéreux par sa tante.

C'est plongé dans ces pensées que vint victorieusement l'appel à la prière ; Hassan pouvait souffler et s'en remettre à son Seigneur.

« Bon, écoute Hocine, tu arrêtes le calcul mental, fait plaisir à ton patron, sers-toi de la calculatrice ! » Il arrêta un instant son regard sur les gros yeux de mammifère marin du neveu de sa femme afin de s'assurer que l'adolescent avait bien compris. Rien. Bon tant pis. Hassan n'allait pas pour

autant abandonner ses bonnes habitudes ; prier à la mosquée avait une importance vital pour sa santé...mentale. Il se rendit d'un pas décidé dans les petites commodités aménagées dans le fond de son épicerie. Il fit ses ablutions avec soins, c'était sa première étape vers le succès. En sortant du réduit, il prononça son attestation de foi comme le veut la tradition et son coeur déjà s'apaisa. Un dernier coup d'oeil à son apprenti boulet, ce dernier s'essayait à la calculatrice : rassurant.

Hassan sortit de l'épicerie, une brise légère soufflait sur son visage encore humide et il sourit. Malgré qu'il était midi passé, un léger brouillard enveloppait l'atmosphère et le soleil était pâle, ses rayons diffus blanchissaient le ciel, lui donnant une teint ivoire réconfortante.

Il s'engagea sur le trottoir le coeur moins lourd, souriant. Avant de traverser la rue qui le séparait de la mosquée, il aperçut Madame sa voisine, bonne cliente qui comme de nombreuses bonnes clientes avait un petit carnet à son nom, entassé parmi une armée d'autres, juste à côté du « tiroir-caisse ».un carnet de crédit qui avait tendance à s'alourdir ces derniers temps. Hassan n'arrivait cependant pas à dire non. Il savait qu'en refusant de tendre la main aux habitants du quartier,

il ne pourrait plus se regarder dans une glace.N'était-ce pas grâce à eux après tout qu'il avait prospéré ? De plus, en règle générale, toutes les dettes finissaient par se régler ,et celles qui étaient trop poussiéreuses , Hassan les faisait passer par la case « Zakat » et le client endetté était non seulement soulagé mais aussi reconnaissant pour l'éternité. Alors au final, les petits carnets ça n'était pas réellement un souci pour Hassan. Non, tant

que les comptes étaient bien ficelés, la mécanique bien huilée, tout roulait. Par contre, si son apprenti commençait à briser cette harmonie quasi-sacrée, la maison risquait la ruine tôt ou tard.

Mais pour l'instant, le visage encore moite jusqu'aux oreilles, Hassan n'y pensait pas. Il traversait la rue poussé par un vent béni qui rafraîchissait son esprit. Poussé par le vent également, un billet bleu vint délicatement se poser devant lui. Il se pencha afin de le ramasser. Ce geste fut son dernier. Le dos courbé, prenant appui sur sa jambe, il tendit le bras en direction de ce petit bout de papier qui avait tant de valeur, la tête baissée. C'est également la tête baissée que s'engagea dans la rue le chauffeur d'un énorme 4x4 acheté à crédit. Plus tard, il expliquera à la police que son téléphone était malencontreusement tombé sous le siège passager, la fameuse place du mort. Ainsi Hassan trouva la sienne. Sa dernière heure avait sonné à cause d'un smartphone bon marché qui s'était mis à sonner au mauvais moment, au mauvais endroit.

Transporté en urgence, le corps de Hassan ne resta pas longtemps à l'hôpital, son compte était déjà réglé, de toute évidence. Seule la sacro-sainte signature du médecin en chef attestant de son macabre état fut nécessaire. Aucun examen approfondi, aucun sérum, aucune transfusion ; Hassan, humble dans sa vie se montra plus qu'économe pour sa mort. Un simple certificat de décès suffit.

Son épouse quant à elle fut moins économe. Ainsi, après la mise en terre, elle invita la moitié du quartier à la veillée, convoquant la troupe intégrale des « foqahas » à coup de billets verts, bleus au besoin. Il fallait que les

gens pleurent le grand Hassan, généreux mari et épicier martyr de la cause alimentaire en semi-gros. Les voisins, leurs voisins et leurs cousins au X<sup>ème</sup> degré furent donc invités ou s'invitèrent pour l'occasion. On pouvait généreusement s'épancher en larmes, particulièrement si l'on possédait un carnet de crédit bien garni. Avec de la chance, la veuve serait plus enclin à accorder un délai si on montrait une tristesse assez salée.

Après une épuisante récitation du Qoran, la troupe des foqahas commença à s'impatisser ; le repas, colossal assortiment de cholestérols et de protéines animales de toutes sortes fut enfin servi. Et comme typiquement dans ce genre de « sacrée soirée », lorsque le ventre se remplit, la tête se vide. Les langues se font plus légères et les gens, rouges d'avoir trop mangé et bu du gaz à effet de serre en bouteille, commencent à parler de ce qui ne les regarde pas. Après quelques hors-d'oeuvres croustillants sur la fille du « moqadem » qui se serait entichée d'un touriste belge, on passa allègrement à l'apéritif avec les pronostics de survie du nouveau salon de coiffure. Mais pourquoi tourner autour du pot alors qu'on a déjà dévalisé la laiterie ? Le plat de résistance fut introduit sans pieuse tradition. Mais pourquoi notre épicier, paix à son âme de martyr de la profession des commerces alimentaires en semi-gros qu'on aimait bien avec tous ses petits carnets, s'était-il jeté sur ce billet bleu ? Pourquoi tant de précipitation ? N'en avait-il pas des matelas stockés chez lui ? Pourquoi tout perdre pour celui-ci ? Un seul billet, lui qui en avait côtoyés tant dans sa carrière ? Des verts, des rouges, des bleus et sans compter toutes ces pièces ! Et il a fallu que notre cher épicier que nous aimions tant (et ses petits carnets aussi) meurt par...avidité ?! Soif incontrôlable de l'argent ?

C'était vraiment une fin digne de ces fichues séries B qu'ils passent pendant le mois de ramadan sur les chaînes publiques.

Naturellement, portées par le flot des maux, deux équipes se distinguaient dans le lot. Ainsi, certains argumentaient sur sa destination finale en mettant en avant que son intention était pieuse à la base ; se rendre à la mosquée. D'autres, ultra-pointilleux, prétendaient que sa marche lumineuse vers la maison d'Allah avait été obscurcie par son geste ; tendant la main vers le billet, il avait scellé à jamais son destin à l'éternelle damnation. Selon ces doctes de salons, c'est son dernier geste qui était le plus déterminant, peu importe les protestations des opposants dans cette morbide course aux supputations. Lorsqu'un groupe évoquait la miséricorde d'Allah, l'autre rappelait qu'Allah était dur en punition.

Dans la pièce voisine, les femmes quant à elles ne disaient plus un mot. Alors que tout le monde se plaît à croire qu'elles sont plus enclin aux babillages, il leur était impossible de ne pas partager la peine de la veuve. Mais au-delà, de par les cloisons et les murs, l'essentiel du débat leur parvenait. Des larmes, nombreuses d'entre elles passèrent à la stupéfaction. L'épouse endeuillée, quant à elle, était sous le choc. Elle qui, en réalité avait pensé effacer la majorité des dettes, se débarrasser de ces encombrants petits carnets en mémoire de son défunt mari qu'elle aimait et croyait être aimé par ceux-là même qu'elle avait invité. Elle était pâle telle la lune et respirait avec difficultés tandis que les autres femmes, gênées, se coloraient une à une d'un rouge écarlate de la tête au pied. L'une d'entre elles, parmi les plus âgées, marmonna une formule de malédiction sur les langues de vipère et alla reconforter la veuve sans un mot, la prenant dans

ses bras généreux. La veuve y déversa un torrent de larmes, hoquetant sa tristesse tel un déluge de désolation et d'effroi.

C'est à ce moment que Madame la voisine, celle-là même qui assista au dernier souffle du mari-épicier-martyr-calomnié, entra en scène.

« Trop c'est trop ! » dit-elle tout haut. Relevant les pans de sa djellaba sombre, elle se précipita vers le salon de l'inquisition, déterminée à mettre un point final à cette abomination.

A la vue de Madame la voisine, qui mesurait bien son mètre quatre-vingt, le visage rouge de colère et les poings serrés, l'assemblée de l'horreur se tut d'un trait. L'heure a sonnée, vous avez des comptes à rendre messieurs, tel l'ange de la mort, Madame la voisine allait mettre tout le monde d'accord. « Alors ces doctes messieurs ayant assouvi leurs faims cherchent le mot de la fin, sans même un centime de respect pour le défunt. Eh bien écoutez-moi bien, pittoresque attroupement de coqs et de bovins ! Hassan, notre regretté épicier était bien en chemin pour la mosquée. Tandis que moi, à son épicerie je me rendais afin de régler une partie de ma dette. Le vent a emporté un billet qui ne tenait plus en place dans mon porte-monnaie et notre bon Hassan me fit signe de la main pour que je n'ai pas à traverser. Alors si coupable vous cherchez, c'est moi ou le vent que vous devriez incriminer. Car en réalité, ce bon épicier n'a voulu, par son geste, que me rendre service, comme il l'a toujours fait avec sa communauté. Et enfin, la véritable question que vous devriez vous poser c'est...

... après que la voiture soit passée et ait fait trépasser notre épicier, qui donc d'entre vous en a profité pour subtiliser le fameux billet ? »



## METTRE LE PAQUET

**A**ristide était satisfait de sa situation. Fonctionnaire au centre de tri postal de Dijon Nord depuis 13 ans, il avait bénéficié de toutes les augmentations de salaire possibles mais d'aucune promotion. Lui-même n'en voulait pas. Trier les lettres et les colis était son travail et cela lui allait très bien : un métier que l'on exerce dans la solitude. Et tant que l'on ne sortait pas des rails et que l'on maintenait la vapeur , personne ne demandait après vous. Vraiment cela lui allait très bien. Introverti de nature et timide à l'extrême, il réduisait ses rapports avec les autres employés au strict minimum syndical. Même les plus anciens de ses collègues ignoraient quasiment tout de sa vie privée. Il n'y avait d'ailleurs pas grand-chose à savoir. Vieux garçon célibataire, il passait un coup de fil à sa mère tous les dimanches matins pour s'assurer qu'elle était encore en vie ; il évitait soigneusement tous les sujets et s'attachait à ce que le coup de fil ne dépasse pas les trois minutes, durée au-delà de laquelle sa mère commençait à lui reprocher de ne pas avoir préféré un poste de facteur au village, de ne pas s'être encore marié alors que sa cousine, elle, était toujours disposée et savait cuisiner et d'autres réprimandes toutes aussi inutiles les unes que les autres. Bref, Aristide était bien comme ça ou presque. Aristide approchait dangereusement la quarantaine et quelque chose commençait à s'agiter au plus profond de son être . Il se demandait pourquoi. Pourquoi il avait choisi de vivre toute sa vie d'une manière si

recluse. Il avait tenté, dans un élan de bravoure chevaleresque, de passer la porte d'un psychologue, se disant que peut-être... Mais quelle ne fut pas sa déception lorsqu'il se retrouva devant un spécimen hybride entre l'hippopotame et le dindon qui lui asséna des « cela vient de votre enfance » à ne plus savoir qu'en faire.

Son enfance, il l'avait passée avec sa mère, veuve alors que son seul fils n'avait que trois ans. Du coup, dans ce patelin reculé de la Côte d'Or, Aristide, le fils de la RMIste, n'eut pas forcément beaucoup de popularité. Bon gré mal gré, il finit sa scolarité avec succès tout de même et passa quelques années à travailler ça et là, tantôt dans les vendanges, tantôt dans les usines aux rythmes infernaux à monter des pièces pour l'industrie automobile. Sur le conseil d'un de ses oncles éloignés ; dans tous les sens possibles et inimaginables du terme, il postula au centre de tri et fut accepté. Le plus ironique est que l'oncle lui-même fut étonné lorsqu'Aristide fut embauché. Apparemment, il avait sortit cette idée à la veuve plus pour se débarrasser de ses coups de fils incessants qu'autre chose.

Artie, comme on l'appelait à la poste, était rigoureux, minutieux et ponctuel. Trois qualités primordiales dans son métier. Il fut rapidement titularisé et en profita pour s'extirper de la maison familiale et loua un petit appartement en ville. Au début, il visitait sa mère chaque week-end. Ensuite il lui pretexta qu'il devait se reposer pour se maintenir en forme et petit à petit il finit par ne venir que pour les fêtes. Les fêtes approchaient justement, et pas n'importe lesquelles : Noël, Nouvel an. Du coup, le travail

se faisait à une cadence infernale mais Artie s'en contrefichait. Il aimait l'odeur des cartons ; il aimait le bruit du ruban adhésif lorsqu'on l'étire pour rafistoler un colis endommagé. D'ailleurs, avec les années, ses collègues s'en remettaient à lui pour ce genre de tâche. Un chariot en métal circulait dans l'entrepôt et pour ne pas perdre de temps, les colis endommagés y étaient déposés en vrac et " Artie la bricole " s'en chargeait de bonne grâce, allant même jusqu'à prendre sur son temps de pause pour les réparer. Rien que pour ça, ses collègues l'aimaient bien même s'ils ne savaient rien de lui. Artie rendait un fier service à toute l'équipe et ça, ça méritait le respect. Du coup, on passait sur cette manie malade qu'il avait d'éviter systématiquement les regards et de s'asseoir à l'écart en salle de pause.

Une fois son quota de tri effectué, Artie passait avec son chariot, récupérait les colis endommagés chez ses collègues et se rendait dans une salle au fond de l'entrepôt. Un des " angles morts " du centre. Un de ces rares endroits sans caméra. Le genre d'endroit où ses collègues picolaient en douce ou fumaient un joint. Mais pas celui-là. Celui-là c'était le sanctuaire d'Artie et personne n'y mettait les pieds. A la base c'était une salle où l'on stockait les produits d'entretiens ménagers mais lorsque la direction décida d'engager une société privée pour le ménage, la salle fut vidée et Artie, avec l'agrément du directeur put la transformer à sa guise. Il réparait les colis, les signalait et triait ceux qui avaient subi trop de dégâts pour un recourt échéant et redistribuait les autres à ses collègues. Rigueur et minutie. Des fois, il lui arrivait de tomber sur des colis à l'emballage trop ouvert et se surprenait à jeter un coup d'oeil. Il faisait des découvertes assez atypiques et cela égayait sa journée. D'autres fois, il tombait sur des choses moins

plaisantes comme un poisson rouge mort asphyxié dans une bouteille d'eau minérale. Il s'était demandé comment il y avait été inséré... Une fois, il était même tombé sur une patte de chien qui semblait un peu trop... sanglante. Il l'avait signalée et la police avait même ouvert une enquête.

Hormis ces quelques pépites, Artie menait une vie trop grise. A l'approche de la quarantaine, Artie cherchait quelque chose. Artie cherchait sa vie. Elle lui vint sous la forme d'un colis à peine endommagé. Le genre de colis qu'il se faisait un plaisir de re-scotcher habilement en moins de dix secondes chrono pour " se maintenir en forme ". Mais ce colis avait quelque chose de différent. Evidemment. Il le sentait.

Cela faisait dix-huit minutes montre en main que le service d'Artie était fini mais il n'avait toujours pas décollé de son petit sanctuaire de cartons et d'adhésifs. Il contemplait littéralement le colis. Le colis. Artie avait ce don, développé au bout de treize ans de bons et loyaux services au sein de la poste. Il flairait le colis à problème. Pas besoin des chiens de la brigade des stupéfiants pour comprendre qu'un colis contenait de la drogue. En l'occurrence, celui-ci n'en contenait pas. Mais l'entaille dans le carton lui avait laissé entrevoir autre chose. Son collègue qui lui avait remis n'avait certainement rien vu à cause de son fort taux d'alcoolémie en fin de service. C'était mieux ainsi. Il le savait. De même le fait qu'il n'ait été découvert qu'en fin de service également. Cela offrait à Artie une marge de manœuvre. Mais pour quoi au juste ? Il hésitait. Un peu comme quand on s'attend à recevoir quelque chose mais on ne sait ni quoi ni quand... Et lorsqu'enfin ça

vient, on ne sait plus trop pourquoi on attendait. Alors Artie prit une décision. Il fit ce qu'il sentait qu'il devait faire. Il s'accroupit afin que personne ne le voit, cala solidement le paquet entre ses cuisses et entama le carton au niveau de la déchirure. Il y plongea la main avec un mélange de curiosité et d'effroi. Son coeur se mit à battre de façon irrégulière, son souffle était court. Il repoussa violemment le carton dans un coin sombre sous son établi comme on repousse un objet brûlant qu'on aurait fait l'erreur d'empoigner trop franchement.

Tapi dans ce coin poussiéreux à l'abri des regards, son avenir le fixait d'un œil déchiré, suppliant. Artie et sa vie bien réglée, Artie et son binarisme doctrinal, Artie et ses petites économies qui s'entassaient, années après années, gentiment et docilement, Artie et son monde sans grandes possibilités mais tant de sécurité et de stabilité. Il venait de recevoir la gifle la plus monstrueuse que sa vie lui ait jamais donnée : il venait de pénétrer brutalement dans le monde des mille et une possibilités. Mais sa carapace de scrupules le réconfortait trop pour qu'il s'en défasse si vite. Il observa autour de lui, toujours personne. Il plaqua le paquet contre le mur sous l'établi, le couvrit par un tas hétéroclite d'anciens prospectus et trois vieux annuaires puis partit. La nuit porte conseil, à ce qu'on dit.

Artie retrouva son appartement meublé avec soulagement. Le destin ne lui jouait pas de tour. Il était vraiment à la croisée des chemins. Et quels chemins ! Au diable les psychologues et leurs conseils, son enfance il s'en fichait. Il voyait devant lui maintenant. Il se forçait à suivre ses habitudes ? Cela l'aiderait à maîtriser cette envie qu'il avait de crier, non, de hurler. Il

s'installa à sa table en formica avec son plat réchauffé, regarda religieusement le JT comme tous les soirs. La télé débitait les nouvelles traditionnelles : guerre en Irak, attentat en Palestine, hausse du baril de pétrole. C'est là qu'une autre gifle le surpris : « un fourgon sécurisé a été attaqué tôt ce matin aux abords de Dijon en Côte d'Or. Le fourgon, à destination de la banque de France, contenait la somme de sept millions d'euros. Trois des braqueurs ont été arrêtés alors que le quatrième est toujours en fuite. Le gros du butin a été récupéré mais la somme d'un virgule neuf millions d'euros reste introuvable... »

Artie se précipita aux toilettes, les lasagnes surgelées déménagèrent de son estomac aussitôt la nouvelle annoncée par le présentateur. Le front appuyé sur la cuvette, le visage pâle comme la neige du Groënland, il arborait le sourire béat d'un héroïnomane à son premier shoot.

Un virgule neuf million d'euros. Artie n'avait jamais manipulé de sommes supérieures à deux fois son salaire avec le treizième mois, et même cette somme le stressait. Il était très loin d'imaginer que le paquet contenait une somme d'argent aussi colossale. Le paquet qui de facto se trouvait dans son petit sanctuaire postal et était dorénavant son paquet. Il le savait comme on sait si on a avalé un steak ou un œuf au moment où on se lève de table. Impossible de reculer. Ce paquet, son paquet, était le remède à son trouble existentiel. Il venait expliquer pourquoi il avait été aussi docile durant ces treize années passées dans la poussière des cartons.

Cette nuit, il dormit peu. Avec toute la minutie et la rigueur dont il était capable, il échafauda son plan, tel une authentique évasion fiscale. Il jubilait intérieurement, envisageant toutes les possibilités. Il finit par

s'endormir vers quatre heures trente.

A huit heures tapante, il triait les colis à son poste tel un soldat. Il effectua son quota sans hâte ni empressement. Une fois reclus dans son sanctuaire, sa sainte mission débuta. Il lui fallu dix-sept jours pour évader les précieux billets, liasse après liasse. Il les dissimula dans le faux-plafond de son appartement et n'y toucha plus.

Durant les deux années qui suivirent, il s'évertua à garder une constance exemplaire au travail et continua à ne se lier à personne. C'est l'hiver suivant la deuxième année, juste avant Noël, que sa mère décéda. Il prit un congé prolongé, feignant une dépression, jouant son rôle devant le psychologue du travail. Il fixa un jour pour sa démission et envisageait déjà de s'installer en Suisse, paradis des fortunes obscures. Il s'était bien rendu à Bâle une fois mais les sommes qu'il présentait paraissaient trop ridicules pour qu'un banquier lui prête une pleine attention et puisse le considérer tel le millionnaire qu'il était en réalité.

Le lendemain du nouvel an, Artie se retrouva cloué au lit. Rupture d'anévrisme, c'est ce que mentionna le rapport d'autopsie. Il partit dans l'autre monde aussi discrètement qu'il avait vécu dans celui-ci, sans avoir pu dépenser un seul billet des un virgule neuf million d'euros. Malgré tout, à la morgue, on remarqua qu'il avait un sourire figé sur son visage ; on en déduisit qu'il était mort heureux, malgré son manque de liens sociaux, ses quinze années de labeur sans promotion et son célibat tardif.

Lorsque le printemps pointa agréablement le bout de son nez, l'appartement d'Artie fut loué de nouveau ; un jeune couple qui attendait

leur premier enfant. La future mère détestait les motifs du papier peint. Le jeune mari vigoureux et intelligent décida de s'en charger. Rien n'était trop beau pour sa bien-aimée. C'est ainsi qu'en manipulant un faux-plafond, il découvrit ce qui allait pouvoir combler les désirs de sa dulcinée et de tous leurs futurs enfants. Ils en eurent trois dont un garçon qu'ils nommèrent Aristide.



## DERNIÈRE VOLONTÉ

« ... **A**llez les loulous, les lolos, les jojos et même les bobos ! On s'active, plus qu'un quart d'heure ensemble et on tire le rideau ! Je vous rappelle que pour l'instant, Archibald attend toujours vos réponses ! Je sais, vingt euros c'est pas énorme mais c'est l'humble compensation offerte aux sept heureux élus qui accepteront d'aller accompagner notre fidèle auditeur dans ses dernières heures avant son grand saut pour l'au-delà ! Archibald est hospitalisé à Fortvile, à l'extrémité de la péninsule et vous pouvez vous y rendre dès ce soir ! Ne retournez pas la question mille une fois dans votre tête et foncez ! La mort n'attend pas ! Ce soir c'est Archie, demain ce sera vous ! »

Anas fit signe à son collègue à la réalisation de l'autre côté de la vitre et celui-ci envoya un morceau de musique. Anas reposa son casque et soupira lourdement. Il posa ses mains à plat sur la table et retint sa respiration un instant. Il releva la tête vers son collègue, ses yeux étaient chargés de dépit. Aucun appel depuis trente minutes. Sept ans qu'Anas travaillait pour cette radio, il y animait une émission de libre antenne qui en était sa fierté. Elle avait permis à la radio d'acquérir plus d'auditeurs et ainsi de renflouer les caisses par le biais des publicités. Après la grande crise, Anas n'avait pas hésité à ouvrir la porte de l'entre-aide, se servant de son émission pour des appels aux dons de toutes sortes. La mère célibataire aux fins de mois difficiles, l'association en manque de bénévoles, le larron victime d'une

escroquerie, tout le monde y trouvait son compte. La popularité d'Anas grandissait et la radio encaissait. A mesure que la crise perdurait, les gens s'isolaient. C'est ainsi qu'un phénomène s'accrut. Les personnes âgées mourraient seules dans les hôpitaux, abandonnées par leurs familles.

Un soir, un homme aux portes de la mort contacta l'émission et lança en direct un appel pour sept volontaires qui accepteraient contre une compensation de cent cinquante euros chacun, de venir passer sa dernière nuit sur terre à son chevet à l'hôpital. L'hôpital y consenti malgré le règlement, accédant ainsi à la dernière volonté d'un condamné. C'est ainsi que, s'inspirant de ce premier cas, d'autres suivirent. Pas une semaine ne s'écoulait dorénavant sans une poignée d'appels de ce genre. Même les infirmières prenaient une commission et ... tout le monde y trouvait son compte.

Au début Anas éprouvait une certaine gêne face à ce phénomène révélateur de la ruine morale de la société moderne. Bon gré mal gré, il s'y fit tout de même, se disant qu'il le faisait bénévolement lui, alors que d'autres s'empressaient de faire fleurir des agences spécialisées, transformant le phénomène en business morbide.

Quinze minutes plus tard, aucun appel ne vint sauver Archibald de la solitude. Vingt euros, la somme était trop faible, même pour les voutours affamés d'après la grande crise.

En sortant des locaux de la radio, Anas respira l'air vicié de la métropole. Les odeurs de gaz et de goudron ne semblaient pas s'atténuer, même après que le soleil eut tiré sa révérence. Il mit son casque, enfourcha sa moto et

prit le chemin de Fortville. Arrivé à l'hôpital, une infirmière le reconnut et voulu prendre une photo avec lui. Un selfie. Anas avait horreur de ces termes anglais qui colonisaient la langue française autant qu'il détestait les modes stupides qui s'y référaient. Il se disait que ce déluge socio-technologique n'avait en définitive qu'éloigné les gens d'eux-mêmes, chacun ignorant son voisin et se complaisant dans une fausse réalité narcissique. Les réseaux sociaux étaient le paroxysme de l'associabilité et cause de vide spirituel.

Lorsqu'Anas entra dans la chambre 307 de l'hôpital de Fortville, il y trouva Archibald sur le départ vers son ultime destination. Une perfusion d'anti-douleur surdosée et un masque d'oxygène pour seuls compagnons. A côté du téléphone, sur la table de chevet, un petit poste de radio. Anas s'avança avec un nœud dans la gorge et posa doucement sa main sur celle du mourant. Archibald ouvrit lentement les yeux et tourna la tête.

« Anasss... dit-il rauquement.

- Salut Archie ! Bin alors, tu comptais filer à l'anglaise ou quoi ?!

- Ah... Anasss... »

Archibald chercha la télécommande du lit médical et releva le dossier. Il enleva son masque et sourit puis fit un geste en direction de la table au bout du lit afin qu'Anas lui apporte un verre d'eau. Il reprit avec une voix moins caverneuse, le regard un peu plus vivant tandis qu'Anas retenait ses larmes.

« Je savais que tu viendrais... »

Anas se contenta de caresser la main osseuse d'Archie et hocha la tête.

« - Pardon Anas. Je t'ai un peu piégé... Je savais que tu viendrais. Je savais que vingt euros... bref... tu as compris. »

Archibald dû reprendre son souffle ; de ses poumons émanaient des effluves et des sonorités qui ne laissaient aucun doute sur son état. Anas en profita pour ramener à lui une chaise et s'asseoir.

« - Quelque part, au fond de moi, j'ai toujours su que tu ne pourrais pas m'abandonner.

- Vous aviez raison... Je ne suis pas assez bon comédien...

- J'ai quelque chose pour toi mon garçon...

- Non... ce n'est pas la peine vous savez...

- Non, ce n'est pas ce que tu crois... »

Archibald se mit à tousser au point qu' Anas pensa qu'il allait s'étouffer puis reprit avec difficulté :

- Ouvre le tiroir de la commode...

- Celui-ci ?

- Oui, vas-y. Il y a une enveloppe à ton nom.

- Oui.

- Ouvre ... la.

- Une clé ?

- Une clé numérotée Anas, celle d'un casier de consigne à l'aéroport de la métropole...

- Mais... qu'est-ce que c'est ? Pourquoi moi ?

- C'est... Ce que c'est, et... Tu es bien venu n'est-ce pas ? Ah... Anasss... Ecoute ton coeur... »

Anas garda la main d'Archibald un temps après que ce dernier ait rendu l'âme. Il ne versa de larmes qu'une fois sur sa moto. Arrivé à l'aéroport, sa barbe était trempée. Une fois devant la consigne, il prit une profonde

inspiration et l'ouvrit, découvrant une petite rame de documents dans une pochette de cuir. Des bons porteurs d'une valeur de plus de trois millions d'euros et une lettre :

« Mon cher Anas,

avec un pareil trésor entre les mains, tu es le seul être que je  
connaisse qui aura le courage de continuer à écouter son coeur. »

## CHAMPION DU MONDE

**C**ourir. Ali était né pour ça. Il avait juste pris le temps d'attacher fermement ses pauvres sandales en plastique, avait miné la position d'un sprinter sur les starting block et s'était lancé telle une comète.

A douze ans à peine il était le jeune le plus rapide de son quartier.

Long et fin, son corps se prêtait parfaitement aux frasques aérodynamiques qu'il lui faisait subir. A cet instant précis, sous le soleil écrasant du désert, il ne pensait pas à la sueur, il ne pensait pas à sa gorge desséchée par le désespoir ni à ce point de coté lancinant qui commençait à se manifester. A cet instant précis, Ali s'imaginait déjà sur la première place du podium. Ali doit gagner. Il s'imaginait devant une foule gigantesque en train de scander son nom. « Ali ! Ali ! Ali ! » Combien de centaines de mètres pouvait-il parcourir à ce rythme infernal ? Il devait bien être à quatre cent mètres de sprint enragé lorsqu'une de ses sandales rendit l'âme. Le point de coté s'enflamma ensuite mais peu importe. Réussir ou réussir. Mourir, sûrement mais avant : réussir. Alors il continuait à courir. Courir. Il entendait le bruit de la foule imaginaire, sentait l'odeur du stade qu'il n'eut jamais vu qu'à la télévision. A cet instant, une piqûre douloureuse lui tortura le mollet gauche, le vidant de son énergie ; il esquissa un sourire. La victoire arrivait telle une fatalité, il le sentait. Une nouvelle piqûre, plus douloureuse que la première, arracha sa poitrine de son dur labeur, subitement. Les bras trop faibles, il s'écroula, la tête en avant. La joue gauche sur le sable, il aperçut une autre

comète qui arrivait à destination elle aussi et il sourit juste avant que son cœur ne s'arrête de battre.

Lorsque les rebelles avaient pris d'assaut le camp de réfugiés qui l'abritait lui et sa petite sœur Fatima, ils avaient fuit vers le sud, vers la frontière. C'est à moins de trois cent mètres de celle-ci qu'un milicien rebelle les avaient repérés. Cachés derrière un mur à moitié détruit, Ali avait dit à sa petite sœur de courir aussi vite qu'elle le pouvait vers le poste de douane pour s'y réfugier, pour être sauvée. Lui avait pris l'autre direction afin de faire diversion et occuper le champs de vision du milicien rebelle. Ali ne respirait plus. Mais de ses grands yeux magnifiques émanait une paix infinie et une beauté qu'aucun poète ne saurait décrire. Il souriait. Sa sœur avait atteint la frontière et lui la sienne. Il n'était pas mort pour rien.

## ***Note du Scribe...***

Ces quatre nouvelles, m'ont été inspiré par les sourates 102 et 36. Hassan laisse derrière lui des carnets qui seront oubliés, Artie et Archie des millions. Ali, donna sa vie pour sauver celle de sa sœur.

Oqba Ibn Nafi, puisse Allah l'agréer, a amené l'islam jusqu'au bout de la terre connue à son époque. Une fois arrivé sur la côte atlantique marocaine, en 670, les sabots de son cheval dans l'eau salée, il dégaina son sabre et prononça cette phrase à jamais gravée dans l'histoire de l'humanité :

**« Allah tu es témoin que je ne peux pas aller plus loin »**



## **SOMMAIRE**

« Billet pour l'au-delà » .....	p 3
« Mettre le paquet » .....	p 9
« Dernière volonté » .....	p 17
« Champion du monde » .....	p 22
« Note du Scribe » .....	p 24